CINEMA. Lors du repli catastrophique des Américains du Viêt-nam, beaucoup d'enfants, nés de pères GI, sont oubliés dans la tourmente. Rachid Bouchareb en a tiré «Poussières de vie», un film ambitieux qui manque toutefois de lyrisme.

Viêt-nam, enfants de naguère

POUSSIERES DE VIE, de Rachid Bouchareb, durée 1 h 27, avec Daniel Guyant, Gilles Chitlaphone, Jehan Pagés, Eric Nguyen...

SAIGON 1975. Les GI quittent le pays en pleine débandade et laissent derrière eux une masse d'enfants orphelins, métis amérasiens que le nouveau pouvoir en place se met en devoir de récupérer, histoire d'extirper à temps la mauvaise graine capitaliste de leur esprit encore tendre. Beaucoup, abandonnés, traînent dans les rues et sont raflés par centaines comme les prostitués, voleurs à la tire et autres «déchets de la bourgeoisie». Ces gamins ahuris et hirsutes vont atterrir après un pénible voyage en pleine brousse, dans les hauts-plateaux du Nord où les attendent une rééducation de fer dans un camp, vaste chantier inutile tenu par des militaires instructeurs fanatisés.

Dans la forclusion inquiétante de ce théâtre de boue et d'arbres abattus, les enfants reproduisent entre eux des rapports de pouvoir, apprennent à recevoir les coups et à les donner, mouchardent et résistent.

Rachid Bouchareb, en s'emparant d'une matière difficile (le charivari vietnamien, les séquelles amé-

De même, le parti pris chromo de la photographie, s'il rappelle qu'en Asie il suffit de se baisser pour ramasser une belle image, exalte la dimension aventureuse et imaginaire de la situation mais perd aussi en chemin son aspect strictement documentaire.

Entre la dénonciation politique ou humaniste et la pente «Club des Cinq sous la mousson», Bouchareb ne veut pas choisir et donne à son film une facture académique, comme prise entre deux désirs. C'est sans doute ce qui le rend attachant à défaut de convaincre: comment un cinéaste français, né de parents algériens, envisage un film à l'américaine (et sur ce que les Américains n'ont pas vu) avec des soucis et des pudeurs d'auteur occidental.

Question déjà sous-jacente dans son premier film, *Bâton rouge*, où des beurs traversaient un bout du rêve américain. Mais manque ici une énergie, une manière de forcer les convenances qui brasse à la fois le constat sans appel d'une atrocité politique et ce qui fait le sel des grands films de guerre (américains précisément) de Fuller ou Cimino. La fu-

Entre la dénonciation politique et la pente «Club des Cinq sous la mousson», Bouchareb ne veut pas choisir et donne à son film une facture

ricaines en terre étrangère), risque gros et fait preuve d'ambition. D'autant qu'on sait quelle mièvrerie coule en général des films qui capturent la prétendue fraîcheur enfantine comme point de vue sur l'Histoire.

Le cinéaste déjoue habilement ces écueils en misant d'abord sur un casting de jeunes non professionnels (au premier rang desquels Daniel Guyant et Gilles Chitlaphone, tous deux excellents) mais aussi en se gardant de tout excès de sentimentalisme ou de surenchère spectaculaire sur le motif des enfants souffreteux battus à mort.

Mais, c'est aussi à se vouloir respectueux (de ses personnages et du spectateur) que Bouchareb finit par être un peu trop respectable. En effet, *Poussières de vie* apparaît à bien des égards comme le fruit d'une succession de compromis mal tranchés. Le récit à multiples personnages (dont Son, héros débrouillard accroché à l'écriture pointilleuse de son journal, est un peu le fil rouge) oblige le cinéaste à sauter d'une ébauche d'intrigues (sortir du cul-de-sac, risquer l'évasion en radeau sur le fleuve vers Saigon) à une mise au point réaliste chroniquant la vie du camp (les sévices, les bourreaux, les travaux imbéciles et la faim...).

reur du récit.

Didier PÉRON

académique, prise entre deux désirs.

RACHID BOUCHAREB, RÉALISATEUR DE «POUSSIÈRES DE VIE»

«Recouper les difficultés du métissage culturel»

Qu'est-ce qui vous a attiré dans ce sujet?

Un soir, à la télévision, je suis tombé sur *les Enfants de la honte*, un reportage de *52 sur la Une* qui parlait des Amérasiens du Viêt-nam aujourd'hui: certains de ces enfants laissés par les GI réussissaient à partir pour les Etats-Unis, d'autres vivaient dans l'attente d'un père ou d'une issue pour sortir du pays. Malgré l'accord de «rapatriement» qui a été négocié en leur faveur en 1986, ils sont encore 5.000 sur place. J'avais été particulièrement frappé par l'un d'entre eux: Raymond, le fils d'un Afro-Américain, qui avait connu son père et qui enseignait l'anglais aux autres... J'ai rencontré les journalistes, j'ai commencé à lire ce que je trouvais sur ce sujet et j'ai découvert *la Colline de Fanta*, de Duyen Anh, ce témoignage sur les camps dans lesquels on expédiait les gamins raflés dans les rues.

En l'adaptant, vous avez changé le titre. Et métissé le petit héro vietnamien...

Poussières de vie (ou *Bui doi*) est le surnom qu'on donne, au Viêt-nam, aux petits mendiants, orphelins et batards du trottoir... Au départ, je pensais construire un scénario autour d'un fils de GI désireux de retrouver son père. La rencontre du livre m'a fait bifurquer. J'ai eu envie de remonter au contexte de 1975, quand les Américains évacuent Saigon en catastrophe, et d'intégrer tout ce qui fait le contenu du camp: la cage au tigre, la colline-cimetière plantée de bouteilles, etc.

Cela changeait l'optique et la nature du projet...

A mes yeux, il a évolué dans la continuité. J'ai travaillé à la fusion des influences avec le concours de Bernard Gesbert, qui a été autrefois mon prof de cinéma (au Ceris) et qui est lui même le fils d'un Français et d'une Indochinoise. J'ai fait de Son, le héros, le fils d'un Afro-Américain, comme Raymond. Son métissage était important, il me donnait un point d'ancrage personnel qui me permettait de plonger dans un environnement complètement vietnamien sans m'y sentir totalement étranger. A travers les problèmes de cette minorité de mômes entre deux races, je recoupe les difficultés du métissage culturel que je connais en tant qu'enfant d'Algériens en France. L'exclusion. Le rêve de retour, ou de départ, vers un ailleurs inaccessible. C'est ce qui inspire, également, l'évasion que je fais vivre aux héros de *Poussières de vie*, et qui n'appartient pas au livre. Tous mes films, en fait, traitent de cela. *Cheb*, c'est l'Algérie, la difficulté pour un beur de s'y installer et d'y vivre. Dans *Bâton rouge*, une bande de beurs de banlieue, après de multiples galères, essaie de couper les ponts en cherchant une autre terre promise en Amérique.

Vous-même, vous êtes né en Algérie ou en France?

Mes parents sont venus en France à la fin des années 1940. Je suis né en 1954 et j'ai grandi à Bobigny. Le cinéma, je l'ai découvert le dimanche après-midi, dans la salle du

INTERVIEW

PAR ANGE-DOMINIQUE BOUZET

coin: j'avais une passion pour les westerns et... les films de Joselito! Finalement, on retrouve également ces deux orientations dans mes films: ils ne sont jamais complètement dans l'âge adulte; et, des westerns, je garde le goût de l'espace: l'espace américain du road-movie, le Sahara, la jungle et le fleuve dans *Poussières de vie*...

Vous n'avez pas été gêné de reprendre la tonalité très «catho» du livre, à travers les convictions de Son?

Bernard Gesbert m'a convaincu qu'il s'agissait d'une dimension importante de l'histoire vietnamienne: il y a 7 millions de chrétiens dans le Sud. En outre, pour Son, la religion est un moteur de survie.

Le sujet semble fait pour séduire les Américains.

J'ai d'ailleurs pensé à une coproduction éventuelle avec les Etats-Unis. Mais, tant pour le casting que le scénario, il leur fallait les cas de figure les plus rebattus: le père américain qui part à la recherche de son fils, etc. J'ai renoncé. En revanche, quand je le leur ai montré au Festival de Telluride, *Poussières de vie* a fait un peu sensation: aux Etats-Unis, le cinéma n'a jamais parlé de ce problème. Le film a déjà un distributeur chez eux et sortira en salle vers la mi-95.

Vous avez tourné en Malaisie?

Oui. Les contacts que j'ai eus avec les autorités vietnamiennes m'ont fait comprendre qu'elles exigeraient un contrôle sur le scénario: j'ai préféré éviter. En Malaisie, où il y a une forte minorité chinoise, nous avons trouvé des types physiques relativement proches... Nous devions travailler dans des conditions éprouvantes. La jungle est un milieu absolument hostile: la densité de la végétation, les moustiques, les sangsues... Et il fallait organiser le tournage avec, au moins trois fois par semaine, 300 enfants sur le plateau!

L'adaptation de l'équipe était donc importante. De toute façon, j'aime travailler dans la mixité: dès le départ, j'avais choisi un chef op' algérien (Youcef Sahraoui), et j'ai pris quelques techniciens en France et à Hongkong (le film, qui a couté 17 millions, est une coproduction avec l'Algérie, l'Allemagne et Hong Kong). Mais, en dehors d'une dizaine d'Européens, le gros de l'équipe, soit quelque 80 personnes, était composé de Malais ou de Chinois de Malaisie... Les seconds rôles et les figurants également.

Mais comment avez-vous décidé de la langue du film?

C'était très difficile. Les enfants qui tiennent les quatre principaux rôles sont français d'origine vietanamienne et bilingues. Mais pour le film en général, j'hésitais entre une version intégralement vietnamienne et une version mixte. Finalement, j'ai tourné les deux. La version mixte satisfait à la réglementation française (qui exige l'usage du français pour la coproduction) mais l'idée du contraste entre le monde des enfants – se parlant français entre eux – et l'encadrement du camp – débitant son discours politique en vietnamien – me séduisait en soi.

Pour le moment, comme le film ne sort que dans quatre salles de recherche à Paris, nous diffusons la version intégralement vietnamienne. Mais nous avons l'autre en réserve. ◆